

leurs vertus de son auréole, et montrant à doigt les sentiers qui mènent à l'immortalité. Voilà pourquoi nous avons foi dans son avenir.

IV

Quelle action la Providence nous réserve-t-elle en Amérique? Quel rôle nous appelle-t-elle à y exercer? Représentants de la race latine, en face de l'élément anglo-saxon, dont l'expansion excessive, l'influence anormale doivent être balancées, de même qu'en Europe, pour le progrès de la civilisation, notre mission et celle des sociétés de même origine, éparses sur ce continent, est d'y mettre un contre-poids en réunissant nos forces, d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un ordre plus élevé qui sont l'apanage des races latines, une supériorité incontestée dans l'ordre moral et intellectuel, dans le domaine de la pensée.

"Il ne nous semble point être dans la destinée du Canada," dit avec beaucoup de justesse M. Rameau, "d'être une nation industrielle ou commerciale; il ne faut point forcer sa nature et dédaigner des aptitudes réelles pour en rechercher d'imaginaires; non pas qu'il faille pour cela négliger le nécessaire; on peut, comme nous le faisons en France, s'adonner aux sciences et aux beaux arts, et cependant entretenir un mouvement d'industrie et de commerce proportionné à l'importance de son pays. Mais en attribuant le premier rang à l'agriculture, à la science et aux arts libéraux, les Canadiens auront plus fait pour la consolidation de leur nationalité et l'extension de leur influence, qu'ils ne pourraient obtenir avec de grosses armées et de riches trésors. Tandis qu'aux États-Unis les esprits s'absorbent avec une préoccupation épuisante dans le commerce, dans l'industrie, dans l'adoration du veau d'or, il appartient au Canada de s'approprier avec désintéressement et une noble fierté le côté intellectuel, scientifique et artistique du mouvement américain, en s'adonnant avec préférence au culte du sentiment, de la pensée et du beau. C'est en effet à cette prééminence de l'esprit que la France doit la meilleure part de son influence en Europe."

Tel est aussi le partage réservé à la France américaine; telle est l'action spéciale qui nous est déparée par la nature de notre esprit, les tendances spiritualistes de nos croyances catholiques, nos inclinations artistiques, la puissance de généralisation de notre intelligence, aussi bien que par les circonstances de lieux et de relations dans lesquelles nous sommes placés. Et, certes, nous n'avons pas à nous plaindre; car c'est en quelque sorte la meilleure part de l'Évangile, celle de la poétique Marie, en opposition à celle de Marthe l'affairée. L'infériorité du nombre et de la fortune n'empêche

nullement de conquérir cette situation, qui tôt ou tard devient toujours la première.¹

Car dans la lutte de deux puissances, l'idée finit toujours par l'emporter sur la force, a dit un homme qui s'entendait en puissance matérielle, l'empereur Napoléon premier.²

À moins d'une de ces réactions souveraines, dont on n'aperçoit aucun indice, ce vaste *marché d'hommes*, qui s'appelle le peuple américain, aggloméré sans autres principes de cohésion que les intérêts rapides, s'écrasera sous son propre poids. Qui nous dit qu'alors le seul peuple de l'Amérique du Nord, (tout naissant qu'il soit aujourd'hui,) qui possède la sève qui fait

1. E. Rameau—L'auteur de *La France aux Colonies*, qui a si admirablement compris le caractère canadien et a fait preuve d'une si profonde connaissance de notre histoire, a écrit un chapitre rempli d'aperçus lumineux sur notre avenir moral et intellectuel. Après une étude attentive des œuvres du génie américain et de nos débuts littéraires, il a remarqué en nous les germes d'une supériorité intellectuelle, qui est bien propre à nous faire figurer favorablement des destinées de la littérature canadienne. "C'est à peine, dit-il, si ce petit peuple, abandonné en 1760 dans une entière ignorance par toute l'aristocratie sociale, commence à se relever et à renaitre à la vie intellectuelle, tandis qu'il y a déjà près d'un siècle et demi que les États-Unis possèdent un développement littéraire et scientifique parfaitement complet; cependant, lorsque l'on passe de l'étude des uns à l'étude des autres, une différence tranchée saisit l'esprit et lui signale l'instinct plus artistique, la forme plus polie et le goût plus pur, dont on reconnaît déjà l'influence chez l'écrivain canadien; il a naturellement mieux le sentiment du beau, comme chez nous l'Italien a mieux le sentiment musical! Mais ce qui frappe surtout, c'est que partout chez eux on sent plus ou moins l'ampleur de la conception tendre instinctivement vers cette puissance des idées générales qui forme la sphère supérieure des opérations de l'esprit humain; caractère qui fait défaut chez presque tous les écrivains américains."

"Chose unique dans l'histoire, continue-t-il, le peuple américain placé en face de la nature la plus grande et la plus riche qui soit au monde, ayant devant lui toute la poésie des solitudes fécondes, n'a jamais trouvé dans son âme un écho qui y répondit. Les Américains sont restés froids devant ce spectacle magnifique, comme le marchand habile qui fait ses affaires en passant à travers les merveilles du monde, sans perdre son temps à les considérer. Cooper, il est vrai, a eu le sentiment de cette situation, mais on ne peut nier que généralement ses œuvres manquent de puissance et de chaleur; et qui pourrait dire qu'il n'eût jamais rien produit, si Walter Scott n'avait pas écrit avant lui?"

La raison de cette stérilité, dont semblent frappées les intelligences américaines, est facile à saisir: c'est que l'égoïsme et la passion de l'or ont étouffé en eux la vie de l'âme, le sentiment, l'amour, cette source féconde d'où découlent les grandes pensées et les nobles actions, ce foyer divin où s'allume le feu sacré de l'enthousiasme et de l'inspiration, qui fait éclore le génie.

2. "—Fontanes, disait-il un jour au grand maître de l'Université, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit. J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses. A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit."